

# **Des esclaves énergétiques**

**Réflexions sur le changement climatique**

**J E A N - F R A N Ç O I S M O U H O T**



**( L'environnement a une histoire )**

**Champ Vallon**

# **DES ESCLAVES ÉNERGÉTIQUES**

La collection  
« L'environnement a une histoire »  
est dirigée par Grégory Quenet

JEAN-FRANÇOIS MOUHOT

# DES ESCLAVES ÉNERGÉTIQUES

Réflexions sur  
le changement  
climatique

CHAMP VALLON

*À Claire, once again*

*À Anna, Paul et Hugo*

*Aux Wilberforce, Schælcher ou Lincoln  
du XXI<sup>e</sup> siècle qui sauront nous libérer de  
l'esclavage énergétique et nous mener  
pacifiquement vers une société sans car-  
bone.*

# Préface

*Jean-Marc Jancovici\**

Est-il anormal d'être esclavagiste ? Sans aucun doute, répondra le citoyen d'une démocratie, qui ne pourra que considérer comme un progrès l'abolition formelle, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, de cette forme bien particulière de relation entre les hommes dans la majeure partie des pays du monde.

Pourtant, à bien y regarder, cette situation a été bien plus une exception qu'une règle dans l'histoire des hommes, même au sein des démocraties citées en exemple dans les manuels d'histoire : Rome et Athènes avaient des citoyens... et des esclaves en même temps ! L'esclavage était souvent ce que pouvaient espérer de

\* Jean-Marc Jancovici, cofondateur du cabinet Carbone 4, président du Shift Project (<http://www.theshiftproject.org/>), et auteur de *Changer le Monde ! Tout un programme* (Calmann-Lévy, 2011).

mieux les prisonniers de guerre lors des conflits entre peuples ou tribus aux temps anciens (l'autre alternative était la mise à mort de manière plus ou moins rapide et sympathique), voire même les bannis d'une nation, puisque les travaux forcés ou obligatoires des prisonniers, civils ou de guerre, ne sont rien d'autre qu'une forme particulière d'esclavagisme.

Le règne animal lui-même n'est pas exempt de ce genre de relation : nombre d'animaux fournissent « gratuitement » du travail ou des services à d'autres, sans qu'ils aient trop le choix. Tous nos animaux domestiques sont formellement nos esclaves, et même les pucerons sont les esclaves des fourmis !

Alors pourquoi est-il devenu « normal » que les hommes ne connaissent plus cet état de manière ordinaire ? Pour provocante qu'elle puisse paraître, cette question n'en est pas moins essentielle. Est-ce la nature humaine qui aurait profondément changé ? Ou faut-il aller chercher ailleurs que dans la modification de notre génome – qui semble bien être à peu près le même aujourd'hui qu'il y a deux siècles – la raison profonde de cette évolution ? Si la raison est ailleurs, il sera alors raisonnable de la trouver dans un facteur qui a commencé à se manifester au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, et dont la montée en puissance a conduit à l'interdiction progressive de l'esclavage dans un nombre croissant de pays.

Ce facteur devra aussi avoir pour caractéristique de fournir un service de même nature que le travail des esclaves. Et, avec ce cahier des charges, une suggestion vient alors à l'esprit : ce qui a remplacé les esclaves humains, ce sont les esclaves mécaniques, c'est-à-

dire... les machines ! Comme les forçats des temps anciens, les machines cassent des cailloux, cultivent, cousent, poussent ou tirent, pompent, assemblent, et désormais informent... et ce pour un prix considérablement inférieur à celui du travail humain, même si le labeur lui-même n'est pas rémunéré. Car, pour ne pas perdre un esclave, il faut *a minima* le nourrir et le loger, même mal, et le prix de ce maintien en vie s'avérera de moins en moins compétitif avec le prix de la machine, ce qui a probablement joué un rôle majeur dans l'évolution que nous avons vécue.

Le pétrole et le charbon auraient donc été la cause profonde à l'origine des envies abolitionnistes ? Voici une théorie qui peut sembler audacieuse, mais que Jean-François Mouhot a décidé d'explorer sous toutes ses facettes, et qui a conduit au présent livre. En relevant les parallèles entre la possession d'esclaves et la possession de machines, et ce qui fait passer de l'un à l'autre, Jean-François Mouhot s'inscrit dans la droite ligne de *Freakonomics*. Surtout, ne pas s'arrêter à l'écume des choses ou aux causes trop évidentes, au surplus quand un examen comparé un peu attentif montre que, en d'autres occasions, la même cause a eu des effets bien plus mineurs.

Car conclure que l'esclavagisme a disparu parce que les hommes sont devenus foncièrement bons ne constitue, à l'évidence, pas une théorie vérifiée par les faits : après la fin de l'esclavagisme aux États-Unis et en Grande-Bretagne au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est au XX<sup>e</sup> que la Russie soviétique, la Corée du Nord, la Chine, ou encore l'Allemagne nazie en ont offert de multiples contre-exemples. Par contre, l'explication économique



de la disparition de l'esclavagisme quand la machine devient accessible pour tous colle assez bien avec ce qui a été observé partout. On lira donc avec grand intérêt cet essai qui, à n'en point douter, apporte un éclairage inédit sur l'apport des combustibles fossiles aux sociétés humaines... et qui porte en germe un défi supplémentaire quand il va falloir s'en passer progressivement.

# Introduction

En 2005, alors que j'enseignais à l'Université de Lille, j'ai été surpris des difficultés de mes étudiants à imaginer que des êtres humains, souvent intelligents et sensibles, aient pu un jour réduire d'autres hommes et femmes en esclavage. Pour eux, l'esclavage représentait l'incarnation même du Mal, à tel point que les propriétaires d'esclaves ne pouvaient qu'être des barbares, si différents d'eux qu'ils en perdaient leur humanité. Mes étudiants ne pouvaient croire que certains esclavagistes aient pu être authentiquement aveugles quant au mal qu'ils faisaient subir à ceux qu'ils asservissaient.

Peu de temps après, on m'a offert le livre de Jean-Marc Jancovici et Alain Grandjean *Le Plein s'il vous plaît : La solution au problème de l'énergie*, publié en 2006. Cet ouvrage faisait remarquer que le réchauffement climatique actuel causait déjà du tort et des souffrances à beaucoup à travers le monde, et compromettait sérieusement le futur de nos enfants (et celui de mes étudiants). Les auteurs montraient également

comment, aujourd'hui, des machines de toutes sortes – presque toutes mues par des énergies fossiles<sup>1</sup> – accomplissent le travail que réalisaient auparavant esclaves ou serviteurs : « à travers sa consommation d'énergie, chaque Européen dispose désormais de 100 domestiques en permanence, qui s'appellent machines d'usine, trains et voitures, bateaux et avions, tracteurs, chauffage central, électroménager, tondeuses à gazon et téléskis » (Jancovici & Grandjean 2006)<sup>2</sup>. Ces « esclaves énergétiques » – *energy slaves* en anglais, un terme maintenant utilisé de manière courante par les scientifiques et les historiens de l'environnement – font aujourd'hui notre lessive, cuisinent à notre place, nous transportent à l'autre bout du monde, nous divertissent, et font pour nous la majeure partie des travaux pénibles nécessaires à notre survie ou à notre confort.

En lisant ce livre, je fus frappé par les intrigantes similitudes entre l'esclavage et notre mode de vie contemporain si dépendant des énergies fossiles : esclaves et machines rempliss(ai)ent en gros les mêmes fonctions dans la société (effectuant le travail pénible, salissant ou dangereux dont personne ne veut, pour faire simple) ; l'esclavage, tout comme le « droit » de

1. Les énergies fossiles sont des matières organiques (végétaux), transformées chimiquement ou « fossilisées » dont la combustion émet des gaz à effet de serre, contribuant au réchauffement climatique. Les principaux combustibles fossiles sont le charbon (houille), le pétrole ou le gaz « naturel ». Presque toutes les machines électriques sont directement ou indirectement mues par des énergies fossiles (cf. chap. 2).

2. Les références entre parenthèses dans le texte renvoient à la bibliographie en fin d'ouvrage.

posséder une voiture, d'avoir le chauffage central ou de prendre l'avion à notre guise, a été longtemps considéré comme quelque chose de parfaitement normal et acceptable ; enfin, l'esclavage a été remis en cause assez rapidement à partir du moment où le mal qu'il causait est devenu plus visible, tout comme notre consommation effrénée d'énergie commence à être récusée en raison des problèmes divers et variés – et fort graves – causés par notre boulimie énergétique<sup>1</sup>.

Il y a bien évidemment des différences importantes entre l'utilisation d'esclaves et l'utilisation de machines fonctionnant au pétrole ou au charbon, sur lesquelles je reviendrai. L'immoralité de l'esclavage provient de ce que ce dernier constitue un « crime contre l'humanité »<sup>2</sup>. Par contraste, les énergies fossiles n'ont de toute évidence pas d'âme, ne souffrent pas, et le mal causé en les brûlant n'est évidemment pas direct comme dans le cas de l'esclavage. Le problème avec le pétrole n'est pas directement moral, mais résulte des « externalités négatives », comme disent les économistes (ou les dommages collatéraux, en langage courant). Si brûler à grande échelle du pétrole ou du charbon ne contribuait pas puissamment au réchauffe-

1. L'intérêt de *Le Plein s'il vous plaît*, et des autres ouvrages des mêmes auteurs, ne se limite pas à ces quelques éléments. J'encourage vivement les lecteurs de ces lignes à lire au plus vite le dernier essai de Jean-Marc Jancovici, *Changer le monde*, un appel à prendre – enfin – sérieusement en compte les problèmes énergétiques et de changement climatique, au moyen de mesures réalistes et pleines de bon sens, loin des « yaka » de certains.

2. Le caractère de « crime contre l'humanité » de l'esclavage est reconnu à la fois par le statut de Rome établissant la Cour Pénale Internationale (1998) et en France par la loi dite Taubira (2001).

ment de la planète cela ne serait pas mauvais en soi. Si, pour garantir un approvisionnement énergétique bon marché, certaines compagnies pétrolières et les États qui les soutiennent n'armaient pas des milices ou ne fomentaient pas des coups d'État et des guerres civiles, prendre sa voiture pour aller acheter sa baguette de pain ne poserait pas de problème éthique. Mais pour ceux qui acceptent que le réchauffement actuel résulte des activités humaines et qu'il cause déjà du tort aux populations les plus vulnérables de la planète, il est désormais indéniable que notre addiction aux énergies fossiles contribue indirectement à faire souffrir un certain nombre de gens dans le monde, et tout semble indiquer que le problème ne va pas aller en s'améliorant.

La souffrance engendrée par notre dépendance aux énergies fossiles est bien sûr éloignée (géographiquement et chronologiquement), et involontaire. La nature du mal dans ce cas semble à première vue fondamentalement différente de celle de l'esclavage. Je n'affirme toutefois pas, dans les pages qui suivent, que les deux sortes de mal sont moralement parfaitement *équivalentes*. Les conséquences imprévues de la combustion massive des énergies fossiles sont seulement pleinement comprises depuis peu de temps. Actionner des machines grâce à la vapeur fut longtemps considéré comme un immense progrès, tout comme Thomas Midgley, le chimiste ayant breveté les chlorofluorocarbures (CFC) et l'essence au plomb, crut jusqu'à la fin de sa vie avoir rendu par son ingéniosité un fier service à l'humanité – ceci, bien sûr, jusqu'à ce que d'autres scientifiques ne réalisent les effets secondaires tout

aussi inattendus que désastreux de ses inventions sur la couche d'ozone notamment (McNeill 2000). Mais à présent que nous sommes conscients des effets néfastes de la combustion des carburants fossiles et que nous continuons, globalement, à accroître ou au moins à maintenir nos niveaux d'émissions, pour combien de temps encore pouvons-nous prétendre que les conséquences sont « involontaires » ? Au XVIII<sup>e</sup> siècle de nombreuses personnes – par exemple les consommateurs européens du sucre produit dans les Antilles, ou encore les planteurs qui résidaient en métropole et laissaient l'exploitation de leurs propriétés à des gérants – profitaient également de l'esclavage sans être en contact direct avec ceux qui cultivaient le coton ou faisaient fonctionner les moulins à sucre. Dans des cas comme ceux-ci, il ne paraît pas aberrant de dire que ces personnes commettaient une transgression morale comparable à celle commise par ceux qui jouissent des bienfaits des énergies fossiles maintenant, tout en sachant que d'autres pâtissent et pâtiront encore davantage demain de notre mode de vie.

Des recherches subséquentes entreprises sur ce sujet captivant ont renforcé mon intuition initiale qu'il existe des parallèles tout à fait étonnants entre l'esclavage et notre mode de vie actuel dopé aux hydrocarbures. J'ai été amené à découvrir de nombreux autres liens qui sont présentés rapidement ci-dessous et approfondis dans le corps de cet essai.

Tout d'abord, il existe une fascinante corrélation entre l'abandon de l'esclavage et le décollage industriel, lui-même à l'origine d'un accroissement massif de la consommation de charbon. Comme John et William

McNeill l'ont récemment souligné, l'histoire montre que

ce que l'exploitation des énergies fossiles a permis dans la sphère du travail – une libération historique de l'effort musculaire – l'abolition [de l'esclavage] l'a permis dans la sphère sociale. Ce furent des événements connectés et, en gros, simultanés. L'utilisation d'énergie inanimée<sup>1</sup> rendit graduellement le travail moins rare, et le travail forcé moins attrayant. [Les énergies fossiles] facilitèrent la communication des idées anti-esclavagistes [...] et l'imposition de la morale européenne en Asie et en Afrique. Dans certains contextes, l'abolition du travail forcé rendit plus économique l'utilisation de machines et des énergies inanimées. À l'échelle mondiale, croissance démographique, industrialisation, utilisation d'énergie et morale égalitariste ont contribué ensemble et en même temps à remodeler la condition humaine (McNeill 2003).

De fait, et même si cela est, curieusement, peu mentionné par les historiens, l'apparition de la machine à vapeur fut probablement une condition nécessaire à l'abolition de l'esclavage. L'exploitation des énergies fossiles entraîna une transition énergétique qui fit apparaître la servitude comme de plus en plus super-

1. Le terme « d'énergie inanimée » (*inanimate energy* en anglais), ainsi nommée par opposition à l'énergie animée ou musculaire des hommes et des animaux, désigne les énergies fossiles (qui font tourner les machines à vapeur, les moteurs à combustion interne, les turbines à gaz...) ou encore l'énergie éolienne, hydro-électrique, ou électrique.

flue, en sorte que les machines ont *de facto* remplacé le travail forcé dans les sociétés modernes. Ce point est développé dans le premier chapitre.

J'ai voulu ensuite tenter de creuser l'analogie frappante, déjà évoquée plus haut, qui existe entre l'utilisation, jadis, des esclaves et l'usage que nous faisons aujourd'hui de nos machines à laver et autres moteurs à explosion, analogie qui s'étend jusque dans la manière de percevoir ces deux « sources d'énergie » comme étant alternativement morales ou immorales. C'est l'objet du deuxième chapitre qui développe l'analogie et propose d'en tirer les conséquences. Dans les deux cas, ceux qui bénéfici(ai)ent du travail des esclaves ou du « travail » des machines ne sont pas les mêmes que ceux qui en supportent les coûts. Ces coûts étaient « externalisés » par les propriétaires d'esclaves vers leurs esclaves et des tiers. De la même manière, ceux qui brûlent massivement du pétrole et du charbon aujourd'hui ne sont en général pas les mêmes que ceux qui paient l'addition, c'est-à-dire à la fois les pauvres (qui sont principalement affectés en amont par tout ce qui découle de la prospection et de l'exploitation pétrolières, et en aval par les sécheresses ou les inondations – phénomènes naturels renforcés encore par le changement climatique) et les générations futures. Comme l'a justement remarqué un journaliste du magazine américain *The Nation* récemment, « de la même manière que les victimes de l'esclavage étaient de lointains inconnus pour la plupart des [Européens], les victimes du réchauffement climatique vivent principalement dans des pays étrangers et éloignés (y compris dans le futur), et n'ont par conséquent



pas droit de vote », ni voix au chapitre (Hertsgaard 2010).

L'histoire de l'esclavage et de son abolition montre combien la frontière est floue entre ce qui est considéré comme bien ou mal à un moment donné, et la rapidité avec laquelle cette frontière peut basculer. Ce que je suggère n'est pas que les propriétaires d'esclaves étaient des barbares et que nous sommes devenus semblables à eux ; mais plutôt que de nombreux propriétaires d'esclaves furent pris au piège d'un système qui n'évolua pas aussi rapidement que la morale et les sensibilités – ce qui n'excuse pas bien sûr leurs actions – de la même manière que notre système énergétique, qui ne posait pas de problème moral lorsqu'il fut mis en place, se trouve aujourd'hui remis en cause par l'évolution récente de la science climatique. Nous nous représentons mentalement les propriétaires d'esclaves comme des brutes cruelles, sadiques, inhumaines. Mais ce faisant, nous oublions un peu trop facilement la banalité de la condition servile dans les siècles passés. À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, plus des trois quarts de l'humanité vivaient dans une condition ou une autre d'asservissement, soit esclaves, soit serfs (Hochschild 2006 : 2). L'esclavage semblait tout à la fois normal et indispensable. George Washington, Thomas Jefferson, l'Église Anglicane et même Toussaint Louverture, lui-même un ancien esclave, ont possédé des esclaves. Les modes de vie et d'importants revenus reposaient sur ce système, tout comme nous sommes aujourd'hui dépendants d'un approvisionnement constant en pétrole ou en gaz naturel. Beaucoup de propriétaires d'esclaves vivaient avec l'impression qu'ils étaient de braves et

honnêtes gens, exactement comme nous. De nombreuses études psychologiques conduites après la guerre – les expériences dites de Milgram<sup>1</sup> ou de Stanford, par exemple (Milgram 1974 ; Zimbardo 2007) – ont montré comment des gens ordinaires, intelligents, en bonne santé mentale, peuvent facilement se transformer en bourreaux, et comment des personnes qui n'ont pas de mauvaises intentions peuvent aisément faire du mal à d'autres lorsque le contexte social le permet.

La plupart des historiens s'accordent à penser que l'on ne doit juger les générations passées qu'en fonction des normes qui prévalaient à leur époque. Ce n'est cependant pas la réaction la plus courante. Nous devrions garder cela en mémoire quand nous réfléchissons à l'esclavage, mais aussi quand nous pensons aux affaires présentes. Si un jour prochain ou lointain notre extravagance actuelle vis-à-vis des énergies fossiles est sévèrement et largement condamnée par la société, que penseront nos enfants de notre attitude actuelle ? Ils risquent de trouver nos justifications difficiles à accepter, même si elles nous apparaissent aujourd'hui tout à fait impérieuses et convaincantes. (Le fait que les citoyens ordinaires aujourd'hui agissent d'une manière qui, j'en suis persuadé, sera considérée un jour comme immorale, égoïste et dangereuse, tout comme l'esclavage passé, n'est évidemment pas – faut-il vraiment le préciser ? – une tentative de réhabiliter l'esclavage ou de nier son caractère criminel).

1. L'expérience de Milgram a été reproduite récemment dans un documentaire français, *Le Jeu de la mort*, coproduit par France Télévision et diffusé sur France 2 le 17 mars 2010.

En quoi tout ceci est-il pertinent vis-à-vis des politiques touchant au changement climatique ? J'ai découvert que les problèmes rencontrés par les militants anti-esclavagistes pour parvenir à faire interdire l'esclavage étaient souvent assez similaires à ceux rencontrés de nos jours par ceux qui œuvrent pour la réduction des émissions de gaz à effet de serre. Par voie de conséquence, les approches destinées à décarboner l'économie et la société et à lutter contre le changement climatique peuvent s'inspirer directement des méthodes utilisées aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles pour parvenir à l'abolition de l'esclavage, et c'est ce qui fera l'objet du dernier chapitre de cet ouvrage.

Nos économies contemporaines sont devenues extrêmement dépendantes vis-à-vis des énergies fossiles, tout comme les sociétés esclavagistes étaient dépendantes de leurs esclaves – en fait, même bien davantage que ces dernières ne l'ont jamais été. Cette constatation a récemment amené un chercheur à écrire : « Que les membres du Congrès américain [aujourd'hui] cherchent à justifier l'utilisation des énergies fossiles malgré les risques pour les générations futures, de la même manière que les représentants sudistes [avant la guerre de Sécession] s'efforçaient de justifier l'esclavage en dépit d'idéaux égalitaires n'est probablement guère surprenant dans ce contexte » (Davidson 2008). Nous ne devrions donc pas être étonnés des oppositions vis-à-vis de ceux qui mettent en garde contre le réchauffement climatique. Ces résistances, moins perceptibles en période de vaches grasses, se font plus visibles depuis le début de la crise. Des sondages récents ont ainsi montré une baisse des inquiétudes concernant

cette question dans la plupart des pays occidentaux au cours des trois dernières années. Un sondage réalisé à la veille du sommet de Cancun sur le climat (décembre 2010) montrait ainsi une nette érosion des préoccupations concernant l'effet de serre en France : seulement 41 % des interrogés estimaient que le changement climatique représentait une menace contre 53 % en 2008 (IFOP 2010). En Grande-Bretagne, la proportion des personnes estimant que le climat de la planète est en train de changer est passée de 91 % en 2005 à 78 % en 2010 (IPSOS-Mori 2010). La même tendance se retrouve aux États-Unis, où plus de la moitié des Républicains élus au Congrès en novembre 2010 nient l'existence du changement climatique (*Guardian* 2010 et *Washington Post* 2010).

Le déni survient quand nous croyons qu'un problème est tellement insurmontable que changer est tout à fait impossible, ou trop pénible et contraignant. Mais plutôt que de reconnaître ce ressort psychologique pour ce qu'il est, il existe une tendance croissante chez certains sympathisants écologistes à chercher des boucs émissaires dans leur propre camp, responsables de la récente désaffection vis-à-vis du changement climatique, de la lenteur des négociations ou de l'insuffisance des mesures prises. En novembre 2010, un documentaire présenté en première partie de soirée sur l'une des principales chaînes britanniques a ainsi créé une vive polémique. Deux militants écologistes de longue date, Mark Lynas et Stewart Brand, y accusaient le mouvement écologiste de communiquer de manière contre-productive sur le réchauffement climatique et de contribuer à renforcer le problème plutôt

qu'à le résoudre en refusant les solutions qu'ils préconisaient, telles que l'énergie nucléaire, les OGM ou la géo-ingénierie<sup>1</sup> (Lynas & Brand 2010 ; le documentaire était inspiré du livre de Brand (2010) ayant connu un certain succès aux États-Unis). D'autres cherchent à expliquer la recrudescence du « climato-scepticisme » par le fait que la climatologie serait trop complexe pour que le commun des mortels puisse la comprendre. Le vice-président de *Nature Conservancy*, l'une des principales associations de protection de l'environnement aux États-Unis, a ainsi expliqué récemment au *New York Times* : « il faut sortir le changement climatique des nuages dans lesquels il se trouve, le faire redescendre sur terre et montrer en quoi il importe pour la vie quotidienne des gens » (cité dans McKibben 2010). Autrement dit : les gens ordinaires ne sont pas capables de reconnaître les réels enjeux du problème, c'est pourquoi il faut utiliser un langage qu'ils peuvent comprendre.

Pourtant, ces critiques tombent à plat quand elles ignorent la principale raison de cette désaffection : nos sociétés ont tout intérêt à ignorer le consensus scientifique (ce qui ne veut pas dire que certains écologistes n'ont pas une part importante de responsabilité dans la désaffection actuelle). Le changement climatique est

1. La géo-ingénierie consiste à manipuler artificiellement le climat – par exemple par la dispersion de particules dans l'atmosphère ou la mise en place de miroirs dans l'espace – pour combattre ou freiner le réchauffement terrestre. De nombreux écologistes soulignent les graves dangers potentiels de ces technologies. Sur les dangers des précédentes tentatives humaines de modifier le climat, voir Fleming 2010.

bel et bien une « vérité qui dérange », pour reprendre le titre du documentaire d'Al Gore, sorti en 2006. Il remet en cause l'idée même de progrès. Le physicien Claude Henry a justement remarqué récemment : « Il ne faut pas sous-estimer la difficulté psychologique pour une certaine génération de scientifiques et d'ingénieurs à accepter l'existence d'un accroc au progrès aussi monumental que le changement climatique » (Henry 2011). Et comme « l'ex-futur président des États-Unis » lui-même le rappelle dans son film, citant Upton Sinclair : « Il est difficile pour un homme de comprendre une chose si son salaire dépend de ce qu'il ne la comprenne pas » (Gore 2006). Mark Lynas lui-même le reconnaît dans le documentaire mentionné plus haut : quand vous dites aux gens que c'est mal de prendre l'avion, dit-il en substance, au lieu de changer leur comportement, ils répondent : « dans ce cas, je ne crois pas au changement climatique ». C'est la raison pour laquelle il est bien plus difficile de convaincre l'opinion de réduire notre dépendance aux énergies fossiles que cela ne l'a été pour les CFC destructeurs de la couche d'ozone (McNeill 2008).

Pour nous aider à saisir la gravité du problème et à nous convaincre d'agir, l'utilisation de comparaisons et d'analogies peut toutefois s'avérer particulièrement utile. Les métaphores sont en effet des outils essentiels pour favoriser la compréhension collective de l'enjeu climatique et encourager l'engagement politique de personnes de tous bords (Cohen 2010). C'est exactement ce que cet essai tente de faire : établir une analogie simple entre notre mode de vie actuel et l'esclavage permet d'aborder la question climatique sous un angle

d'approche différent et encourage l'action individuelle et collective. Du fait des similarités frappantes entre l'esclavage passé et l'utilisation contemporaine des énergies fossiles, les décideurs politiques peuvent trouver de nouvelles sources d'inspiration pour leurs actions contre le changement climatique. Par exemple, l'histoire de l'abolition suggère que la recherche de compromis – approche dite « gradualiste » – a été plus efficace pour faire avancer la cause anti-esclavagiste que les positions intransigeantes de certains. Cela fut vrai au moins dans certains contextes, comme au Royaume-Uni, premier pays à abolir la traite en 1807.

Plus important encore, l'histoire suggère que l'esclavage ne commença à être sérieusement récusé, et finalement aboli, qu'à partir du moment où l'opinion prit conscience de l'existence d'une alternative au travail des esclaves (la force motrice de la vapeur). Cette alternative fut bien sûr un grand progrès moral aussi longtemps qu'on n'eut pas connaissance des conséquences dramatiques de la consommation d'énergies fossiles. Ceci, à son tour, suggère que nous serons plus susceptibles de restreindre notre consommation de pétrole si nous pouvons favoriser une nouvelle transition énergétique et trouver des sources d'énergie réellement propres. Il semble donc important de concentrer nos efforts sur le développement des énergies « vertes » en même temps que nous nous appliquons à réduire notre consommation, que ce soit par le biais d'une taxe carbone ou par d'autres moyens. Ce faisant, il ne faut pas oublier que les solutions technologiques visant à remédier aux problèmes causés par des technologies précédentes peuvent avoir de dangereuses conséquences

imprévues également. L'histoire montre une nouvelle fois que les « solutions » technologiques d'aujourd'hui se sont révélées plus d'une fois les problèmes de demain (Fleming 2010).

Il y a trois ans, dans un article perspicace, John McNeill analysait les différentes manières dont l'Histoire peut nous aider à penser plus clairement le changement climatique (McNeill 2008). Des historiens travaillent déjà sur l'histoire du climat – Emmanuel Le Roy Ladurie, en France, en a été l'un des pionniers – ou étudient la façon dont les sociétés s'adaptent et répondent aux désastres naturels, lesquels risquent de devenir plus fréquents à cause du réchauffement global. Cependant, les historiens peuvent contribuer de bien d'autres manières encore au débat actuel. Cette comparaison entre l'utilisation des énergies fossiles et l'esclavage propose une relecture du passé à l'aune des derniers développements de la science climatique. Elle sera fructueuse si elle provoque des discussions et contribue à une communication et une action plus efficaces visant à réduire les émissions de gaz à effet de serre.

Ce livre est-il un nouvel essai moralisateur cherchant à culpabiliser les gens qui ont une grosse voiture ou qui prennent l'avion ? Ce que je propose est, je l'espère, un peu moins manichéen. Lorsque j'ai commencé à réfléchir aux liens entre esclavage et énergies fossiles, ce n'était pas tant par volonté de stigmatiser quiconque, mais plutôt en réaction à la condamnation sans appel, par mes étudiants, de comportements passés, alors que ces mêmes étudiants – sans en avoir conscience – reproduisaient parfois des attitudes similaires. C'était



aussi en réponse à la bonne conscience de certains écologistes militants qui, parce qu'ils font quelques ou beaucoup de « gestes pour l'environnement » (ou gestes réputés tels<sup>1</sup>), s'estiment autorisés à condamner ceux qui ne font pas ou ne pensent pas comme eux et, ce faisant, bloquent parfois toute action politique. En d'autres termes, ce que cet essai vise est tout autant le pharisaïsme empreint de bonne conscience de certains que notre comportement collectif. En ce sens, il est l'exact inverse d'un livre moralisateur, puisque j'incite chacun à s'auto-examiner avant de condamner « les autres » (que ce soit ceux du passé lointain, les esclavagistes, ou certains de nos contemporains dont l'empreinte écologique nous paraît inconvenante : les propriétaires de Land Rover ou les détenteurs d'une carte de fidélité sur Air France). Il est vrai, cependant, qu'établir un rapprochement entre l'esclavage et notre consommation actuelle d'énergie fossile n'est pas moralement neutre. C'est évidemment l'un des buts de ma démonstration volontairement provocatrice :

1. Beaucoup d'idées reçues sur ce qui serait plus ou moins néfaste pour l'environnement réservent bien des surprises quand on les examine de plus près : par exemple, acheter des fraises à Noël (comportement dont la dénonciation est un cliché des mouvements écologistes) peut avoir une empreinte carbone inférieure à l'achat de pommes produites en France et vendues en juillet dans un rayon de supermarché (car ces pommes auront dû être réfrigérées pendant 9 ou 10 mois avant d'être vendues, pour un coût énergétique important). Idem pour les « moulins à vent » modernes que sont les éoliennes ou les panneaux photovoltaïques qui ne permettent pas toujours de réduire les émissions de CO<sub>2</sub>, et qui peuvent même parfois être contre-productifs (Jancovici 2011).

j'espère bien sûr inciter les lecteurs de ces lignes à réfléchir, à changer et à s'engager (car personne n' imagine confortablement l'idée de ressembler à un propriétaire d'esclaves). Ce faisant, je ne prétends nullement être meilleur que les autres. En ce sens, ce livre se démarque d'une certaine littérature écologiste ou « décroissante » qui passe l'essentiel de son temps à fustiger ceux dont le comportement n'est pas irréprochable, ou qui ne sont pas assez « purs » (parce qu'ils se compromettent à accepter de l'argent de multinationales, parce qu'ils ont été animateurs de télévision sur une chaîne privée, etc.). L'enfer, ce n'est pas (que) les autres. Ce livre est donc un appel à un sursaut collectif, tant je suis aussi convaincu que les actions individuelles ne pourront pas régler les problèmes actuels liés à notre consommation d'énergie. Wilberforce, Lincoln, Schœlcher, où êtes-vous ?

★

Cet essai est une version traduite par Claire Mouhot – puis revue et augmentée – d'un article paru initialement en anglais dans la revue *Climatic Change* (Mouhot 2011). Je suis extrêmement reconnaissant tout particulièrement à David Brion Davis, professeur à l'Université Yale aux États-Unis, et l'un des meilleurs spécialistes de l'esclavage, pour ses encouragements répétés à publier cet essai, et pour sa lecture attentive et ses commentaires bienveillants. Merci aussi tout particulièrement à John R. McNeill dont les ouvrages ont également inspiré cet essai, et qui a aussi lu avec attention une version antérieure de ce texte et suggéré plu-

sieurs améliorations. Alfred W. Crosby, Mike Hulme et Olivier Pétré-Grenouilleau m'ont aussi fait part de critiques forts utiles ; qu'ils en soient remerciés. Merci aussi à Pierre H. Boule, Cécile Folschweiller, Joshua P. Howe et Steffen Prauser pour leurs remarques constructives, ainsi qu'à ma mère pour sa relecture attentive. Ma gratitude va encore à Sue Peabody, Ashley Meredith, Chris Monaco, Suzanne Miers et Colin Campbell pour leurs idées et références. *Last but certainly not least*, des remerciements particuliers à Claire qui a réalisé la traduction de la majeure partie de ce texte, qui m'a aidé à mettre en forme et à clarifier bien des idées, m'a déchargé de nombreux soucis de la vie quotidienne et tant, tant d'autres choses encore !